

Ian Gailer, directeur général et artistique du Festival de cinéma de la ville de Québec

Éric Perron

Volume 37, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, É. (2019). Ian Gailer, directeur général et artistique du Festival de cinéma de la ville de Québec. *Ciné-Bulles*, 37(3), 34–39.



Photo: Éric Perron

Entretien Ian Gailer, directeur général et artistique du Festival de cinéma de la ville de Québec

« On doit toujours avoir en tête l'idée de léguer. Dans un festival, on est jetable. »

ÉRIC PERRON

Turbochargé. Le terme utilisé par Ian Gailer dans cet entretien, à propos d'un partenariat singulier avec l'Université Laval, sied parfaitement pour décrire le développement de REGARD sous la direction huit années durant de cet organisateur hors de l'ordinaire et l'exponentielle croissance de la notoriété du Festival de cinéma de la ville de Québec (FCVQ) depuis son arrivée à la tête de cet événement en 2015. Créé quatre années plus tôt par un trio de combattants, dont Olivier Bilodeau, toujours responsable de la programmation, le FCVQ n'a eu de cesse d'impressionner. Mais depuis la nomination de Ian Gailer comme directeur général et artistique, le festival a imposé sa présence sur la carte des événements cinématographiques québécois. Il devenait urgent que *Ciné-Bulles* fasse le point sur ce festival. Et le bonheur pour cela, c'est d'avoir de l'autre côté du magnéto quelqu'un qui parle aussi vrai que Ian Gailer. Vous en connaissez plusieurs des dirigeants de festivals qui, concernant les critères pour choisir un film en compétition, vous répondent « on se le demande encore »? Pas nous.

Ciné-Bulles: Je me suis toujours demandé pourquoi votre festival avait le mot « ville » dans son nom. Vous souhaitez avoir une envergure nationale et votre nom ramène un côté municipal!

Ian Gailer: Quand les fondateurs du festival ont enregistré le nom de l'événement, plusieurs noms avaient déjà été retenus par Serge Losique¹. Notre nom ne signifie pas que c'est le festival de Régis Labeaume, mais a été choisi plutôt en raison de ce qui restait comme options au Registraire des entreprises. C'est vrai qu'il serait préférable de ne pas avoir le terme « ville », mais nous avons tellement d'équipements, de mobiliers où le nom est inscrit que d'en changer serait dispendieux.

Vous avez déclaré être « un gars de festival qui aime le cinéma et non un gars de cinéma qui fait des festivals ».

Ça, c'est important! Il y a plusieurs personnes qui ont étudié en cinéma, des gens qui ont la légitimité de se dire cinéphiles, qui partent des festivals, donc des programmeurs qui deviennent ensuite directeur général. Moi, je suis formé en administration, je suis un gestionnaire qui aime la culture, passionné par le cinéma, mais qui n'est pas un intellectuel du cinéma, je ne peux pas me réclamer d'une grande tradition de programmeur, je ne suis pas programmeur. Je maintiens l'organisation avec la gestion, la gouvernance, les communications, le marketing, la direction artistique, mais jamais la programmation. Ma job, c'est de faire grandir des organisations, ce n'est pas de faire grandir l'œuvre en tant que telle. Le rôle du programmeur, c'est de faire grandir l'œuvre au sein de l'organisation.

Quand on s'est rencontré à REGARD à la mi-mars, vous évoquiez votre arrivée au FCVQ en 2015 et vos propos donnaient l'impression qu'il y avait alors péril en la demeure.

On ne s'en est jamais caché. Bill [Olivier Bilodeau], Marie-Christine [Laflamme] et Christopher [Lemmonier] tenaient ça à bout de bras à l'époque. Et le *gamble* du FCVQ, c'est d'être *big*

parce que Québec, c'est une ville comme ça, c'est une ville d'événements. C'est une ville de culture, mais d'abord d'événements. Donc, c'est *Go Big or Go Home!* Les fondateurs ont commencé le festival dans cet esprit, ils faisaient un festival de 13 jours au début, c'était capoté. Ils étaient quatre ou cinq. Ça n'avait aucun bon sens! Ils étaient brûlés. J'ai eu un appel de Linda Beaulieu, la sœur de Robert Lepage, qui m'a demandé si je voulais venir au festival. Elle était au conseil d'administration et me disait: « Je pense que c'est un festival qui a du potentiel, on a une belle vision événementielle... » Ça me tentait. Je voulais essayer Québec. Québec, ce n'est plus la ville brune que l'on trouvait plate à l'époque, on en est à des années-lumière. Et puis, j'étais rendu là. À REGARD, j'étais de moins en moins *cool* et il fallait que je m'en aille; REGARD, ça se nourrit de jeunesse et je n'étais plus jeune, j'avais 34 ans. J'arrive à Québec, je regarde les livres du festival et je constate qu'il y a beaucoup de dettes, ça faisait peur... Je me suis bouché le nez et j'ai plongé! Bill et moi, on a travaillé six jours par semaine de 6 h du matin à minuit le soir non-stop pendant des semaines. On a tout refait, avec Philippe Poulin, à la présidence du festival, qui est là depuis le début.

À votre arrivée, le FCVQ a procédé à une foule de changements, dont « la ligne artistique ». Quelles ont été les modifications à ce sujet?

Le pôle principal était le design, bien faire les choses: design événementiel, *design thinking*, optimisation, c'est très managérial... Il y avait des axes artistiques de patrimoine, les vieux films... Il n'y a pas de cinémathèque à Québec, mais il y a des cinéphiles, il y a de l'intérêt pour cela. J'estime que le cinéma ne va pas très bien dans sa distribution et dans sa diffusion. Quand les choses vont moins bien, les gens reviennent souvent vers le passé. Avec le patrimoine, je ne marchais sur les orteils de personne. Un autre axe était le cinéma américain indépendant parce qu'il y a une parentalité avec un certain type de cinéma québécois.

La Disparition des lucioles, qui a ouvert votre événement en 2018, est un parfait exemple de film qui s'apparente au cinéma indépendant américain.

Absolument. **Une colonie** est un autre exemple. Le dernier axe était celui du cinéma populaire. On s'est dit qu'il y avait des festivals qui défendaient la



Olivier Bilodeau, directeur de la programmation



Philippe Poulin, président du conseil d'administration
Photos: Marion Desjardins

1. Selon le Registraire des entreprises, de la fin des années 1990 jusqu'en 2014, le Festival des films du monde détenait les noms Festival international du film de Québec, Festival du cinéma international de Québec, Festival du film (cinéma) de Québec et Festival du cinéma francophone de Québec.

discipline avec un « C » majuscule, le FNC par exemple, ce sont des festivals de Cinéma, le FCVQ n'est pas un festival de Cinéma, nous ne sommes pas disciplinaire, on est plus horizontal, on est un festival de cinémas avec un « c » minuscule et un « s ».

Que voulez-vous dire par cinéma populaire?

Le cinéma qui a des clés. Celui de Sébastien Pilote, par exemple, ma mère peut le comprendre. On n'a pas des choses comme **Cash Nexus** qui demande plus... **Une colonie** est un film avec des clés. Les films de Léa Pool, ce sont des films avec des clés, des films pour un plus grand public, moins intellectuels, moins exigeants. Ces films ont des personnages plus campés, des lieux plus conventionnels, une approche plus académique.

La Grande Noireur, que vous avez présenté en 2018, n'est pas un film à clés. Par contre, on est dans le registre du cinéma américain indépendant.

Exact. C'est l'angle dans lequel on se l'est justifié, mais il aurait pu être un film FNC aussi.

Québec a créé un festival accessible et de qualité en quelques années, ce que Montréal n'a pas su mettre en place depuis 25 ans. L'aspect populaire du festival, c'est pour s'assurer d'aller chercher un public le plus large possible?

Il y avait un espace pour cela, nous n'enlevions rien à personne. Mais le risque sur le populaire était double. Soit le public venait rapidement, ce qui donnerait une bonne billetterie, de la crédibilité, des commanditaires. Soit les gens nous percevaient comme des guignols, de la guimauve. C'est un choix intéressé, mais il aurait pu être dangereux. Heureusement, ça semble vouloir fonctionner, mais ce n'est pas gagné.

Quels sont vos critères pour mettre un film en compétition?

On se le demande encore! On est trop jeune pour avoir un historique. Pour nous, c'est un questionnement, nous sommes en planification. On est très transparent là-dessus. Quand tu es jeune, tu as les films que tu peux, pas les films que tu veux. Plus tu vieillis, plus tu es crédibilisé, plus tu peux raffiner, resserrer, exiger de ta compétition. Vous remarquerez que plus les années passent,

plus la compétition a du sens. Est-elle parfaite? Pas encore. Est-elle sur la bonne voie? Je pense que oui.

Avez-vous les films québécois que vous désirez?

Je dirais à 80%. Pour le reste, c'est normal; c'est la compétition entre les festivals.

Pour ce qui est des films québécois disponibles à l'automne, c'est impossible de ne pas marcher sur les platebandes du FNC, qui se tient un mois après le FCVQ.

C'est certain. Et puis, c'est délicat tout ça. On a toujours l'impression que c'est au détriment de... En ce qui concerne les films québécois, c'est clair qu'il y a des orpècles à piétiner. Cela dit, quels films sont dans le secteur de qui? Rendu là, c'est une question de perception. Si l'on pouvait inventer un système: on présente un film en co-, en semi-, en duo... On est à une époque d'instantanéité et les films peuvent être vus partout. Les Montréalais feraient 300 km pour venir voir un film spécifique en première à Québec? J'en doute. Mais pour un événement, je le crois. Cet équilibre-là doit être trouvé par le FCVQ, par le FNC aussi. Comment va-t-on le faire? Je n'en ai aucune idée. L'avenir le dira. Mais je pense que le territoire est beaucoup trop vaste pour que l'on se prive de présenter les films dans les meilleures conditions possible. Ma job, c'est de créer un événement qui soit suffisamment trippant pour que mon marché secondaire, les gens de Montréal, pense pouvoir passer un bon moment au festival et à Québec.

Il y a probablement des gens du milieu du cinéma à Montréal qui regardent le FCVQ de haut. Des gens qui préféreraient être au FNC et qui se rabattent sur Québec. Ce serait bien pour vous si le FCVQ devenait un premier choix.

Ce choix, plusieurs le font, quatre sur cinq. Il y en a qui hésitent. D'autres qui ont des allégeances et c'est compréhensible. Le cinéma est un métier d'apprenti, donc c'est correct que l'on prenne un numéro, que l'on prenne notre trou.

Où se situe le FCVQ dans les festivals de cinéma subventionnés au Québec?

Le FNC, Fantasia, REGARD et les Rendez-vous sont devant nous à la SODEC. Nos subventions



L'extérieur et la salle du Diamant — Coarchitecture / In Situ / Jacques Plantes Architectes

doivent représenter 30 ou 35 % de notre budget. Nous avons beaucoup de privés, beaucoup de services, beaucoup d'échanges...

Peut-être plus que d'autres festivals?

Énorme. Chiffre pour chiffre, je n'ai pas de misère à le croire. Nous avons un budget de 1,3 M\$, mais là-dessus, on a 500 ou 600 000 \$ d'échange de services. Grosso modo, en *hard cash*, on a un peu moins de 800 000 \$. Et si l'on enlève les bonnes idées de Bill et Ian pour des activités qui permettent d'aller chercher des subventions parallèles, d'autres revenus, comme avec les ciné-concerts, l'argent pour le festival, c'est environ 550 000 \$.

Le site du festival est en haute ville où il n'y a aucun cinéma. Vous diffusez dans trois lieux: au Palais Montcalm, au Conservatoire d'art dramatique de Québec et au Musée national des beaux-arts de Québec...

On va avoir quatre salles maintenant : Le Diamant va s'ajouter. Le lieu a aussi été pensé pour le festival et le cinéma par l'équipe de Robert Lepage.

Le Diamant promet d'être un endroit exceptionnel.

C'est vraiment magnifique. L'ouverture est prévue pour juin ou juillet. Il va d'abord y avoir un cycle de *shows* de Robert, puis le festival arrive tout de suite après. La salle, en mode cinéma, c'est 400 ou 450 places.

Est-elle équipée pour le cinéma?

C'est nous qui entrons le projecteur DCP. En location. ProjecTech et Barco. Chaque année, Strong MDI nous donne des écrans...

Les écrans sont installés temporairement?

Tout est temporaire. Le festival possède sept conteneurs de *stock*.

Qu'est-ce que ça représente comme défi d'équiper ces lieux polyvalents pour des projections de films?

C'est malade. 40 % du 550 000 \$ dont je parlais tout à l'heure.

J'imagine que vous souhaitez trouver des solutions pour économiser ce 40 %.

Pas besoin. Chaque année, je le réduis. Avec Bill, on est allé dévisser un vieux cinéma à Saint-André-Avellin pour avoir des fauteuils de cinéma, on a dévissé les fauteuils du Cinéma de Paris qui sont devenus ceux que l'on met chaque année dans la petite salle du Palais Montcalm. On a acheté des *risers*, des *vans*, des conteneurs de 40 pieds, on a repensé le festival pour qu'il soit 100 % agile. Il n'y a rien de permanent au festival, tout se monte. Je suis allé à Sundance uniquement pour voir comment ce festival s'installait temporairement.

Mais si vous parlez de « réduire » cette dépense, c'est que vous n'aimez pas la situation...

Au contraire. Avec la collaboration de ProjecTech et de Barco, on peut difficilement trouver mieux. Nos projecteurs sont calibrés par le gars qui fait tous les IMAX du pays, les lampes sont neuves quand elles arrivent, les écrans sont « nickels », tout est *soundé*, testé... Pour nous, c'est un avantage concurrentiel important à mettre de l'avant quand nous parlons aux cinéastes, aux distributeurs et, de cette façon, nous ne dépendons pas des salles, on peut s'installer n'importe où.

L'ajout du Diamant comme lieu de diffusion, au cœur de la place d'Youville, représente une formidable opportunité.



La place d'Youville est complètement scénographiée par l'équipe du FCVQ lors des soirées galas — Photos: Marion Desjardins

Absolument. Le festival va maintenant avoir une capacité de 3750 places dans un tout petit périmètre. Il n'y a aucun festival qui a cela, *ever*. Donc, si Québec veut, si les cinéphiles montréalais veulent, si les cinéphiles du Québec veulent, je pense que l'on a une belle machine, mais une machine qui peut jouer contre nous aussi. On a décidé de présenter notre événement comme un festival déambulatoire: «Prévois d'aller voir 10 films et va en voir 5, c'est correct, parce que Québec est belle. Va niaiser sur les Plaines, va manger au Capitole, manque un film, ce n'est pas grave parce que ce n'est pas le film qui est important, ce sont les films, c'est l'assemblage, la programmation, l'événement qui est *l'fun!*»

Il y a une dizaine d'années, lors d'un entretien que nous avons eu à REGARD, vous m'aviez expliqué votre solution pour que tous les films soient sous-titrés en français: des étudiants de l'Université Laval font la traduction des courts métrages. Vous avez «importé» ce partenariat au FCVQ?

Oui. On l'a turbochargé en plus.

Expliquez-nous cela parce que c'est très impressionnant comme initiative. Aucun festival montréalais ne le fait.

Il n'y a aucun festival au monde qui fait ça! Les étudiants ont trois semaines pour faire le sous-titrage des films. Dès que le TIFF dévoile sa programmation, à la mi-août, on a une bonne idée des films que nous aurons. Plusieurs attendent la décision de Toronto avant de nous donner une réponse. Le TIFF a l'ascendant sur pas mal toute la saison; si les films ne vont pas à Toronto, ils viennent chez nous ou ailleurs... Dès que notre programmation est confirmée, nous recevons les copies des films, des versions de mauvaise qualité. Nous marquons l'image sur toute la durée avec les mentions «Ne pas diffuser», «FCVQ», en plus

d'inscrire le nom de l'étudiant à qui le film est confié. L'image est assez dégueulasse, l'action est à peine perceptible, juste assez pour que le labial fonctionne. Souvent, la seule chose que nous ayons est la *dialog list*, on part donc de ça pour faire la traduction. Les sous-titres réalisés arrivent dans un fichier et c'est ce fichier que l'on met dans le DCP. Comme nous avons le *time code*, le sous-titrage est synchronisé automatiquement.

Mais si vos choix définitifs ne se font qu'à la mi-août et que votre événement est au début de septembre, ça veut dire que vous connaissez votre programmation très tard.

Absolument. C'est comme si l'on avait le droit d'avoir 10 chevaux sur la *track*. Pour en avoir 10, on doit en préparer 100. Mais aucune promesse.

Et les étudiants traitent combien de films?

En 2018, c'étaient une trentaine de courts métrages et une vingtaine de longs. Évidemment, quand nous pouvons avoir un film en français déjà sous-titrés en anglais, nous n'avons pas à le faire traduire. Mais quand nous avons un film en roumain, on demande la copie en anglais et l'on *synch* le français en haut.

Et les films en français sont diffusés avec sous-titres anglais pour les touristes anglophones?

Oui. Mais aussi éventuellement pour les programmeurs étrangers. Également pour habituer le public. Puisque nous grandissons vite, je ne peux pas rentrer des bouts de train à un moment donné, quand je sais qu'ils vont venir bientôt, je les rentre tout de suite. Parfois des gens me disent: «Tu présentes des films sous-titrés en anglais pour une personne dans la salle!»; je réponds: «Et alors? Éventuellement, il y en aura peut-être 100!» Donc, je serai prêt!

Pour les étudiants, ça fait partie de leur formation en traduction?

Oui. Ce partenariat avait permis à REGARD de ne plus être un festival de région, de fond de rang... Tout de suite après le Festival de Clermont-Ferrand, le travail des étudiants sur le sous-titrage donnait accès aux films et c'est encore le cas. C'est comme cela que REGARD est devenu un festival « premium » plutôt que de rester une curiosité locale. Tu as les films que tu veux et pas seulement les films que tu peux. C'est la même chose pour le FCVQ. Sans ce partenariat, on aurait été un festival de fin de comète, pas de début... On aurait eu les films à un moment donné, si une traduction avait été réalisée quelque part durant l'année, ou jamais. De plus, après le festival, on donne les sous-titres aux ayants droit qui les demandent. Ce sont de très bons sous-titres, il s'agit des examens de fin de BAC des étudiants. Évidemment, tous ces étudiants ont des passeports gratuits pour venir au festival.

Vous souhaitez faire du FCVQ un événement d'envergure nationale d'ici 2020. Allez-vous réussir?

Non. D'après moi, on est un an en retard. Pour une raison très simple: le *street cred*, comme on dit, il faut que les distributeurs nous fassent confiance, qu'ils voient que nos salles sont pleines, qu'il y a une réelle adhésion. C'est plus long que je croyais, j'étais un peu trop pressé. Ce qui nous manque, c'est plus de films canadiens soumis. Présentement, ces films, nous devons les chercher. Au Québec, l'industrie a le réflexe de penser à nous, pas encore au Canada.

Vous avez déclaré que si le FCVQ ne pouvait pas devenir le plus gros festival de cinéma au Canada, il pourrait être le meilleur. Comment sait-on que nous sommes devenus le meilleur?

Optimisation du capital. Satisfaction des cinéphiles. Crédibilité auprès des acteurs de la discipline. Optimisation du capital: chaque cenne que tu mets chez nous, on va en tirer le maximum. Il n'y a pas de dépenses superflues, pas de fla-fla, tout est *spot on*. Ce que des organisations moins agiles font avec un dollar, nous on est capable de le faire sans souffrir avec 0,75\$. Au niveau de la discipline: si l'on est *legit*, si les gens sont bien reçus, les films bien projetés, qu'il n'y a pas

d'improvisation et qu'il y a du monde dans les salles...

C'est à ce moment-là que l'on sait être le meilleur festival? Mais vous ne l'êtes pas encore?

C'est là que l'on veut être les meilleurs! Mais nous ne le sommes pas encore. Regardez Fantasia avec leurs salles... Fantasia, en termes de public, c'est REGARD. Et les RIDM sont un bon concurrent. Ils sont les meilleurs en termes de public. Nous, on s'en vient très fort, mais je n'ai pas la prétention d'être Fantasia, REGARD ni les RIDM.

Vous disiez tout à l'heure qu'à Québec, on doit penser « gros ». Le Carnaval et le Festival d'été de Québec sont des événements internationaux. Pourquoi votre festival de cinéma ne pourrait-il pas aspirer à une envergure internationale?

Je pense que ce serait rêver trop gros à court terme. Pour tout de suite, le focus, c'est le national. Au Canada, il y a le TIFF, le VIFF, le FNC, les RIDM, le FCVQ et peut-être Halifax. Le jour où les gens penseront à nous en évoquant les festivals nationaux, je me dirai: « Gailer, tu as fait ta job! »

Quels sont vos objectifs pour l'avenir?

D'avoir une croissance contrôlée. Mon objectif, c'est d'être en mesure de le léguer en santé.

Vous parlez comme si vous étiez sur votre départ.

On doit toujours avoir en tête l'idée de léguer. Dans un festival, on est jetable. Je pense que l'on doit s'imposer cela.

Vous avez été huit ans à REGARD. Est-ce que vous vous dites que vous pourriez être seulement ce même nombre d'années au FCVQ?

Oui. Je pense qu'après 10 ans, je devrai me départir d'un de mes deux titres: soit directeur général, soit directeur artistique. Je décide de beaucoup de choses, en dehors de la programmation, et ça ne peut pas être ainsi longtemps. Je ne dois pas supposer que je vais tout le temps être là, que Bill sera toujours là. Il faut construire une belle coquille pour qu'une personne intéressée à prendre la relève, n'importe qui, ne soit pas prise avec le Bill Bilodeau Show ou le Ian Gailer Show. Je considère que ce serait le plus beau legs. ☑